

Contrepoint rhétorique chez Macrobe

Émilie-Jade Poliquin

Résumé

Si la littérature technique écrite au cours de l'Antiquité a été l'objet de nombreuses études s'intéressant à son contenu scientifique, son aspect littéraire a été, quant à lui, fortement négligé par la critique moderne. L'analyse d'un exemple, le Commentaire au Songe de Scipion de Macrobe, montre bien toutefois que ces textes ne sont pas tous exempts d'artifices littéraires et que la rhétorique peut même devenir un outil fort utile à la diffusion du savoir. Dans ce cas bien particulier, nous verrons comment la mise en scène dans le texte d'une multiplicité de voix non seulement contribue aux qualités rhétoriques de l'ouvrage, mais met aussi parfaitement en lumière quel était le projet de l'auteur.

Au XXI^e siècle, à une époque où la connaissance est divisée en diverses sciences qui diffèrent les unes des autres par leurs objets, leurs méthodes, leurs langages et leurs finalités, il est bien difficile de comprendre ce qu'était véritablement le savoir antique. En effet, si nous idéalisons souvent cette ἐνκύκλιος παιδεία, cette *connaissance générale* des Anciens – qui, notons-le bien, n'était l'apanage que d'une élite –, nous ne pouvons nier que les notions mêmes de *savoir*, de *science* et d'*art* étaient autres à l'époque antique: la philosophie englobait les autres sciences et tout écrit, quel qu'il fût, était une œuvre littéraire. Ainsi littérature et savoir étaient-ils indissociables. C'est ce qui explique l'existence de formes littéraires aujourd'hui complètement disparues telles que la poésie didactique (poésie par laquelle un auteur souhaitait enseigner un savoir ou une technique et dont le *De la nature* de Lucrèce est l'un des plus célèbres exemples) et le traité allégorisé (ouvrage technique agrémenté d'une trame narrative et de personnages qui incarnaient le savoir à transmettre et dont nous connaissons deux exemples datant de l'Antiquité tardive: les *Noces de Philologie et Mercure* de Martianus Capella et la *Consolation de Philosophie* de Boèce). Si ces œuvres, dont la forme a justement permis à leurs auteurs de jouer avec le style, ont été l'objet de nombreuses analyses littéraires,

ce n'est pas le cas de tous les ouvrages techniques de cette époque. Les traités, manuels, encyclopédies et commentaires ont ainsi été largement laissés pour compte sur cette question¹. Dans cette étude, nous souhaitons montrer que ce type de document, contrairement aux conclusions avancées par les littéraires contemporains, n'est pas toujours exempt d'artifices littéraires ni de qualités rhétoriques. Pour ce faire, nous avons choisi d'analyser les *Commentarii in Somnium Scipionis*, un commentaire² philosophique écrit par l'auteur latin Macrobe, datant vraisemblablement de la première moitié du v^e siècle après J.-C. où celui-ci met en scène une multiplicité de voix qui non seulement contribue aux qualités rhétoriques de l'ouvrage, mais aussi met parfaitement en lumière son projet philosophique.

Jacques Flamant, dans son étude intitulée *Macrobe et le néo-platonisme latin, à la fin du iv^e siècle*, consacre un chapitre entier au concept de rhétorique chez l'auteur de ce commentaire et des *Saturnales*. Après avoir examiné les quelques rares passages dans lesquels Macrobe discutait de cet art³, il essaya d'en repérer la trace dans l'écriture même de l'écrivain. Voici ses conclusions :

Le style des ouvrages de Macrobe nous renseignerait-il mieux sur sa science de la rhétorique? Cela n'est pas le cas [...]. Sans doute, l'auteur des *Saturnales* n'ignore pas les multiples figures de rhétorique enseignées dans les écoles, antithèses, chiasmes, parallélismes, etc., mais jamais il ne se montre vraiment « éloquent », et cela pour une raison bien simple : aucun des genres auxquels il a recours ne se prête au style oratoire ; on peut même dire qu'ils l'excluent⁴.

Nous ne nous sommes pas laissé effrayer par ce jugement apparemment sans appel et avons cherché à pousser plus loin cette réflexion. En effet, tout dépend de notre conception de ce qu'est la rhétorique. Au sens strict, elle est l'art du discours persuasif et se subdivise en trois types de discours (délibératif, judiciaire et épideictique) et en trois types d'arguments (*ethos*, *logos*, *pathos*). C'est en fait à ces différents types de discours que s'attache Jacques Flamant :

Le *Commentaire au Songe de Scipion* est une exégèse philosophique ; il ne s'agit donc pas de convaincre, ni de faire une *laudatio* solennelle, mais d'expliquer et de prouver. Par moments, la phrase peut retrouver la forme incisive ou ample du discours, mais jamais le recours à la longue période oratoire n'est justifié par le but de l'éloquence : convaincre en faisant appel aux sentiments autant qu'à la raison ; le philosophe ne doit pas essayer de provoquer l'émotion pour convaincre de la justesse de son raisonnement ; l'usage du pathétique serait, de sa part, incongru⁶!

Si nous sommes bien d'accord avec lui sur le fait que le commentaire s'écarte des formes traditionnelles associées à la rhétorique, telles que l'étaient tous les discours politiques ou judiciaires des grands orateurs, cela ne signifie pas pour autant que Macrobe n'ait pas usé d'un certain nombre de *topoi* ou de tropes développés par cette discipline. Mais dans quel but les aurait-il employés ? Selon nous, Macrobe souhaitait, par cet

ajout, non pas persuader son lecteur d'un savoir – bien que cette dimension ne soit pas complètement à exclure –, mais plutôt l'engager dans son entreprise philosophique.

En somme, dans cet article, nous tâcherons de montrer que la rhétorique n'était pas aussi absente du *Commentaire* de Macrobe que l'affirmait Jacques Flamant. Elle lui a permis, d'une part, d'affirmer sa qualité d'auteur et sa place dans la tradition philosophique et, d'autre part, d'être capable de jouer librement avec la forme du commentaire pour atteindre ses propres objectifs.

Macrobe, lui-même, dans la préface des *Saturnales*, reconnaissait le caractère littéraire de la compilation. Voici à quoi, reprenant une image de Sénèque⁶, il comparait ce travail :

Nous devons en effet imiter en quelque sorte les abeilles qui butinent de fleur en fleur puis mettent en ordre leur récolte et la disposent par rayons et, par une sorte de mélange, transforment des sucres divers en une saveur unique grâce à une propriété de leur être. Ce que nous avons recueilli à travers nos diverses lectures, nous le mettrons nous aussi en forme par un travail littéraire pour constituer un ensemble cohérent grâce à la mise en ordre d'un seul auteur⁷.

Nous pouvons, sans aucun risque, appliquer cette démarche au *Commentaire* : si le genre bien établi du banquet choisi pour ses *Saturnales* lui permettait de placer dans la bouche de ses personnages une multitude de savoirs sous la forme de citations directes ou indirectes, le commentaire philosophique le lui permettait tout autant. En effet, le commentaire philosophique était une forme littéraire très libre qui, bien qu'il n'ait jamais atteint le statut officiel de « genre », possédait néanmoins un petit nombre de règles. Contrairement au commentaire grammatical qui ne s'arrêtait qu'à la « lettre » du texte, celui-ci visait plutôt à en faire comprendre le sens. À partir d'un extrait plus ou moins long qu'il citait ou paraphrasait, le commentateur fournissait au lecteur ce qu'il jugeait important de savoir pour en saisir toutes les subtilités ou tous les sous-entendus. Cela pouvait prendre la forme d'exposés préliminaires, de démonstrations (logiques, philosophiques ou scientifiques) ou de digressions qui, par leur ampleur, prenaient parfois « l'allure d'un véritable traité », comme le disait Jacques Flamant dans sa description du genre⁸.

C'est exactement ce que fit Macrobe dans son *Commentaire* : tirant prétexte du *Songe de Scipion*, une *fabula* à valeur philosophique placée par Cicéron à la toute fin de sa *République*, Macrobe écrit pour son fils Eustathius ce qui se veut être une somme du savoir antique, à savoir le regroupement en un seul ouvrage de traités : 1) sur l'âme ; 2) sur les nombres ; 3) sur les astres et le cosmos ; 4) sur la musique ; et 5) sur la géographie. Macrobe, comme il l'avait déjà fait avec le banquet dans les *Saturnales*, utilise ce songe comme fil conducteur cette fois non pas de son récit, mais de son exposé. Puisque les données présentées dans le

Commentaire ne proviennent pas de Macrobe, qui en est plutôt le compilateur, c'est justement ce fil conducteur qu'il est intéressant d'examiner, comme le dit Philippe Hoffmann dans l'introduction de son étude sur le *Commentaire au De Caelo* de Simplicius : « Mais nul n'a encore prêté attention au "tissu conjonctif" de la polémique, c'est-à-dire aux transitions, aux phrases par lesquelles Simplicius introduit ses citations, bref à tout ce qui, dans la discussion philosophique "technique", n'est pas explicitement philosophique, et ne semble relever que de l'art oratoire ou de la prose de l'art⁹. » En effet, tous ces éléments (les transitions, les introductions des citations, mais aussi les passages au « je », la préface et la conclusion, etc.) sont révélateurs des choix faits par l'auteur et par conséquent, peuvent aussi nous renseigner grandement sur lui.

Macrobe, défenseur de Platon et de Cicéron

Dans les premiers chapitres du *Commentaire*, Macrobe se consacre à la présentation de l'œuvre, à la mise en parallèle du *Songe* de Cicéron et du mythe d'Er de Platon écrits dans leurs *Républiques* respectives et à la défense de la *fabula* ou du mythe en philosophie. En effet, pour illustrer l'ordonnance du cosmos et la destinée des âmes, les deux auteurs ont eu recours à la fiction. L'un avait imaginé qu'un simple soldat, Er, après une mort héroïque au combat et un bref séjour au tribunal des âmes, avait été investi de la mission d'instruire les hommes du sort réservé à celles-ci et fut ainsi ramené à la vie après douze jours passés aux cieux. L'autre, ayant voulu demeurer plus près du vraisemblable, comme le dit lui-même Macrobe, mit plutôt en scène un songe qui entraîna Scipion Émilien¹⁰ aux confins de l'univers où ses aïeuls (son père Paul-Émile et son grand-père adoptif Scipion l'Africain) non seulement l'initièrent, tout comme Er, à ces réalités cosmologiques et métaphysiques, mais lui apprirent aussi l'immense destinée qui l'attendait.

Si on se souvient que Platon, dans sa *République*¹¹, avait exclu avec vigueur la rhétorique de son utopie et y avait vertement critiqué la poésie, l'inclusion d'une telle fiction à l'intérieur de son matériel philosophique peut surprendre, sinon dérouter le lecteur sur ses réelles intentions. Quant à Cicéron, en choisissant un récit plus crédible, c'est-à-dire en faisant rêver son protagoniste plutôt que de le ressusciter, il ne s'était pas moins exposé à la critique.

C'est donc dans ce contexte de polémique que débute le *Commentaire*. Macrobe connaît ces reproches et ne peut supporter qu'on critique ouvertement ces deux hommes qui sont, aux yeux des néoplatoniciens, des auteurs d'inspiration divine :

Mais quel besoin avaient-ils, l'un d'une fiction telle, et l'autre d'un songe, surtout dans ces ouvrages où ils parlaient de la constitution de la république [...] ? La question m'a semblé digne d'enquête et pourrait peut-être le sembler aussi à d'autres, pour nous éviter de soupçonner des hommes d'une sagesse éminente et qui dans la recherche du vrai n'ont

eu que des inspirations divines, d'avoir ajouté à une œuvre châtiée un ingrédient superflu¹².

Ce qui n'était au départ qu'une aura de soupçon planant au-dessus des deux philosophes passe rapidement à l'agression : « je m'en tiendrai à la calomnie dont Cicéron et Platon continueront à être victimes ensemble si on ne l'étouffe pas¹³ ».

Tous les éléments sont alors en place pour jouer sur les *topoi* de la rhétorique judiciaire. Dans la cause désormais célèbre de l'usage de la rhétorique en philosophie, Cicéron et Platon sont placés au banc des accusés. Puisque le temps et surtout l'obscurité de leurs écrits les ont empêchés de bien se défendre eux-mêmes, Macrobe s'est lui-même investi d'une mission, être leur champion et se battre contre tous leurs adversaires afin de non seulement rétablir les faits, mais surtout de leur faire recouvrer leur pleine dignité :

Puisque ces reproches, en visant l'Er de Platon, mettent aussi en accusation le sommeil de notre Africain qui rêve – car les deux personnages ont été choisis au sein d'une intrigue appropriée parce qu'ils paraissaient propres à transmettre la leçon –, *résistons à la pression de l'adversaire et réfutons sa vaine argumentation*, afin qu'une fois la calomnie réduite d'un même coup à néant, leur aventure à chacun retrouve, comme de juste, *son intacte dignité*¹⁴.

Cette utilisation du *Commentaire* comme défense ou comme genre polémique n'est certes pas nouvelle. Sans accumuler les exemples qui pourraient être nombreux, nommons notamment le commentaire de Simplicius au *De caelo* qui est en fait une réponse directe aux attaques de Philippon contre Aristote, et le *Commentaire à la République* de Proclus qui s'ouvre ainsi :

À cette heure, cher Marinus, où je me suis proposé d'expliquer le mythe, dans la *République* – où il est désormais le troisième –, d'Er, que Socrate dit être le fils d'Arménios, de race Pamphylienne, je crois qu'il faut d'abord passer en revue et le but de tout le récit et, en un très bref résumé, la division en chapitres, puis les accusations que certains portent contre ce mythe et, sur chaque point, la défense que nous estimons convenir et à Platon et à la réalité des choses : car c'est elle qu'il sied de considérer avant tout¹⁵.

Le parallèle entre les objectifs de cet ouvrage et celui de Macrobe est patent. Cette similitude atteint son paroxysme lorsque chacun décrit son adversaire :

L'épicurien Colotès fait à Platon ces reproches, premièrement, que, ayant laissé de côté la vérité scientifique, il perd son temps à des mensonges, narrant une fable comme un poète au lieu de démontrer le vrai en homme de science [...]¹⁶.

C'est la faction épicurienne tout entière, qui s'égaré toujours aussi loin du vrai et tient pour risible ce qu'elle ignore, qui s'est moqué de ce livre sacré et des réalités sérieuses et augustes de la nature. Et Colotès, un

disciple d'Épicure qui se distingue par sa façon de, a même fait un livre de chicanes caustiques que lui a inspirées ce sujet¹⁷.

Proclus et Macrobe : même combat, même adversaire¹⁸ ! Contre eux se dresse Colotès, un élève d'Épicure, qui avait écrit contre l'usage du mythe en philosophie un ouvrage aujourd'hui perdu, intitulé *Περὶ τοῦ ὅτι κατὰ τὰ τῶν ἄλλων φιλοσόφων δόγματα οὐδὲ ζῆν ἔστιν*¹⁹.

Mais en est-ce véritablement un adversaire ? Quel est le rôle donné à celui-ci ? La question doit se poser, d'autant si l'on sait, comme le souligne Jacques Flamant, qu'« à l'époque où écrit Macrobe, il y a longtemps que les Épicuriens ont perdu tout crédit et toute audience, sinon toute existence²⁰ ». En effet, la polémique peut-elle encore être aussi vive alors que le principal détracteur se situe plus de six siècles auparavant et que son école a pratiquement disparu ? Le rôle de cet adversaire semble effectivement plus abstrait. Selon nous, il est double. À un premier niveau, d'ordre littéraire, où Colotès – pour reprendre l'expression de Jacques Flamant – « ne joue plus que le rôle du “méchant” que les “bons” peuvent se permettre de rosser à la satisfaction du lecteur²¹ », répond une fonction philosophique d'une extrême importance : celle de l'initiation.

Depuis Platon, la philosophie – ou la connaissance de la nature – était parfois comparée à l'initiation aux mystères. Puisque la vérité n'aimait pas se présenter sans voile aux hommes²², elle prenait souvent la forme de formules obscures. Le vrai philosophe se devait donc de partir à sa recherche avec comme seule arme sa sagesse : « Ainsi les mystères eux-mêmes sont dissimulés par le cheminement souterrain de symboles, afin que même aux adeptes la nature de telles réalités ne s'offre pas toute nue, mais que, si les hommes éminents, par truchement de la sagesse, ont seuls connaissance de la vérité secrète, les autres se contentent pour les vénérer de symboles qui protègent le mystère de la dépréciation²³. »

À l'image de l'initié aux mystères, le philosophe-commentateur, devant la vérité révélée transmise par des hommes quasi divins tels que Platon et Cicéron, devait se montrer digne de cette connaissance et franchir une à une chacune des étapes qui le séparaient d'elle en une sorte de processus expiatoire. Selon cette idée, le commentaire n'est plus alors le résultat de cette quête, mais un moyen de l'achever. C'est aussi ce que disait Philippe Hoffmann de l'ouvrage de Proclus : « Au cœur de la prière, l'image éleusienne de l'initiation mystérieuse conduisant à l'époptie montre que l'exégèse du traité aristotélicien est par elle-même un acte religieux, un exercice qui mène le professeur (l'écrivain) et ses élèves (ses lecteurs) sur la voie d'un progrès intellectuel et spirituel, d'une transformation intérieure et d'une révélation²⁴. » Défendre son maître contre les attaques de ses détracteurs, au-delà du *topos* littéraire, était ainsi une épreuve dans le cheminement du philosophe. Macrobe, sur cette question, ne fait en rien figure

d'exception. Cependant, sa manière de développer cette défense comporte quelques particularités, notamment l'importance accordée aux œuvres latines.

Le néoplatonisme, sans être *stricto sensu* éclectique, se caractérise par le syncrétisme de sa doctrine qui amalgame, en un seul et même système, Platon et Aristote, « les doctrines de Pythagore ou tenues pour telles, les *Oracles Chaldaïques*, l'hermétisme, les doctrines orphiques ou considérées comme telles et, entre autres poètes vivant avant Platon, Homère²⁵ ». Macrobe fait lui aussi de même en référant à de multiples reprises à la sagesse divine d'Homère, à Pythagore et à ses disciples et aux récits orphiques. Là où il se démarque, c'est en déplaçant ce système de références du monde grec au monde latin : Cicéron, rendu digne lui aussi d'un commentaire, est élevé par Macrobe au rang d'égal de Platon et Virgile, au rang d'Homère. Ce transfert, bien établi dans la rhétorique de son époque²⁶, ne semblait toutefois pas avoir été fait aussi pleinement en philosophie²⁷.

Cette conversion de la culture grecque vers le latin s'exécute à deux niveaux. Tout d'abord, Macrobe se fait, pour son fils, traducteur de la pensée des Grecs. C'est ce qui explique la véritable accumulation de noms d'auteurs ou de savants de cette langue. Macrobe donne en effet le nom de trente-huit d'entre eux alors qu'il ne cite que sept auteurs latins. La vaste majorité de ces mentions n'introduisent pas de citations, mais plutôt des paraphrases en langue latine de leurs œuvres ou de leurs doctrines. Notons également que parmi les huit citations directes d'auteurs grecs faites par Macrobe, six sont données en latin, une dans les deux langues et enfin, une seule en grec. Macrobe fait cependant bien plus qu'être un simple intermédiaire entre son fils et les lettres grecques, car il applique dans son *Commentaire* les préceptes de l'exégèse néoplatonicienne à des œuvres latines. S'il le fait pour Cicéron par la rédaction même de son ouvrage, il le fait aussi pour Virgile. Sur les quarante-six citations directes faites dans les deux volumes, trente-trois sont tirées des œuvres du poète de Mantoue (vingt-trois de l'*Énéide*, neuf des *Géorgiques* et une des *Bucoliques*). Cette primauté accordée à Virgile dans cet ouvrage philosophique peut de prime abord surprendre. Il ne faut toutefois pas perdre de vue l'importance que donnait Macrobe à la vérité révélée. Si le seul moyen d'atteindre la vérité est par l'ascension philosophique de l'âme, le seul moyen de la transmettre sans la violer est par l'intermédiaire du voile de la fiction... fiction du poète ou fiction du philosophe, puisqu'ils sont tous les deux inspirés par les dieux.

Le *Commentaire*, pour toutes ces raisons, peut être compris comme une longue plaidoirie où Macrobe ne ferait pas que défendre une seule cause. En filigrane de sa défense de l'usage fait de la *fabula* par Platon et Cicéron se lisent en outre celle du statut tout aussi philosophique que peuvent atteindre les œuvres latines par rapport aux œuvres grecques et celle du caractère vrai et divin de la littérature révélée.

Polyphonie rhétorique

Les littéraires modernes ont souvent reproché aux commentaires d'être des exposés extrêmement théoriques, froids et désincarnés. Le *Commentaire au songe de Scipion*, dans ce contexte, se distingue de ses semblables par sa facilité de lecture et par la force de son fil conducteur. En effet, Macrobe sait profiter de toutes les occasions qui lui sont offertes pour rendre son ouvrage plus vif et plus animé encore.

Si, comme nous venons de le voir, la présence d'un adversaire était relativement commune dans le genre du commentaire puisqu'elle faisait partie du processus initiatique de l'auteur, il est aussi très intéressant de voir comment Macrobe l'utilise également comme procédé littéraire. Contrairement à Proclus pour qui Colotès n'est qu'un nom à réfuter, Macrobe joue avec ce *topos* d'une tout autre manière en le faisant intervenir directement dans l'exposé ou en l'interpellant comme s'il était devant lui. En voici deux exemples :

Cependant, pour débattre de ce sujet avec un contradicteur obstiné, allez, toi, qui que tu sois, qui refuses de voir cette évidence, réunissons en les articulant tous les arguments, ceux qu'imaginent les adversaires de la thèse pour lui ôter son crédit et ceux que fournit la vérité même²⁸.

Ou alors, si quelqu'un préfère résister à cette conviction, qu'il dise ce qui lui fait rejeter cette description. Car s'il nous est possible de vivre dans cette partie-ci de la terre où nous habitons parce que, tout en foulant le sol, nous apercevons le ciel au-dessus de nos têtes, parce que le soleil se lève et se couche pour nous, parce que nous jouissons de l'air ambiant et respirons en l'inhalant, pourquoi ne pas croire qu'il y ait des habitants là-bas aussi, où s'offrent perpétuellement les mêmes ressources²⁹ ?

Dans ce deuxième extrait, l'apostrophe faite à cet homme mal avisé qui rejette les conceptions platoniciennes du monde est doublée d'une question qui lui est adressée, question qui demeurera sans réponse. En changeant de sujet, Macrobe veut laisser entendre que celui-ci serait resté coi devant la force de son argumentation. Ce type de question, construite pour mettre en valeur le raisonnement de leur auteur, est appelé « question rhétorique ». Selon Manfred Kienpointner, qui consacra tout un article à l'emploi de l'interrogation dans la prose latine, « *the persuasive force of rhetorical questions results from the fact that the speaker uses a sentence type which normally leaves two or more possibilities open to convey that in the given context only one possibility exists*³⁰ ». L'interrogateur, en ne laissant qu'une seule possibilité de réponse, oblige le destinataire de sa question rhétorique à reconnaître le caractère évident de la réponse et à l'accepter. L'expression verbale de la réponse n'est alors plus nécessaire puisque, comme le dit si bien l'adage, qui ne dit mot consent. C'est ce qui explique la définition plus générale qu'on peut donner à la question rhétorique : question à laquelle on n'attend aucune réponse³¹.

Un autre type de questions rhétoriques apparaît généralement dans les commentaires : la *subiectio*. Voici comment Manfred Kienpointner la définit :

Question-answer sequence consisting of self-answered rhetorical questions were classified in ancient rhetorical as subiectio. A subiectio is a special case of the interrogatio. A speaker already knowing the answer can make explicit the statement implied by a rhetorical question. To do this, he or she explicitly answers the rhetorical question and thus creates an artificial question-answer sequence. There are two types of self-answered rhetorical questions: in the first case, the speaker simply asks the questions and provide the answer. In the second case, the speaker creates a fictitious dialogue where the opponent or some other person asks the question or gives the answer³².

Dans le premier cas de *subiectio*, la question rhétorique n'est plus employée par l'auteur pour s'attirer l'approbation du lecteur, mais simplement pour articuler son exposé. En effet, chacune de ses parties pourra répondre à une question précise. C'est ce que fait Proclus dans son *Commentaire*. Lorsqu'un développement n'est pas introduit directement par une citation de la *République*, il l'est toujours par une question : « Quel est le dessin de tout le mythe ? », « Comment faut-il entendre l'entrée de l'âme dans le corps et sa sortie du corps ? », etc.

Macrobe, quant à lui, choisit la deuxième option, celle du dialogue fictif. On pourrait alors s'attendre à ce que ce dialogue se base essentiellement sur les relations qui existent soit entre son adversaire et lui, soit entre son destinataire et lui, c'est-à-dire son fils Eustathius. En fait, on ne retrouve pas seulement ces deux cas de figure. Macrobe réussit, malgré les contraintes du genre, à créer une véritable polyphonie de voix qui se répondent et interagissent pour appuyer son propos.

Dans un premier temps, l'objet même du *Commentaire*, le *Songe de Scipion*, fournit à Macrobe une matière riche pour ce genre de discours. En effet, il ne faut pas oublier que Macrobe, plutôt que de faire l'exégèse d'une œuvre théorique, commente un récit fictif rédigé sous la forme d'un dialogue où se retrouvaient déjà de multiples questions. Ainsi, en comparaison de Proclus qui, comme on vient de le voir, peut introduire ses propos ou bien par une citation, ou bien par une question rhétorique, Macrobe combine-t-il tout simplement ces deux approches en citant ici et là les questions présentes dans sa source :

Je voudrais que tu me dises, demande-t-il, si mon père Paul et d'autres partagent ta survie. À cette question, qui était celle d'un fils pieux à propos de ses parents et, à propos des autres hommes, celle d'un sage enquêtant sur la nature même, que répondit le premier Africain ? « Non, dit-il, ils sont en vie [...] »³³.

Voyons maintenant les mots mêmes tant de celui qui prend conseil que celui qui lui fait des recommandations : « Je t'en prie, dis-je, vénérable et excellent père, puisque la vie est ici, comme l'Africain vient de le dire,

pourquoi m'attarder sur la terre? Pourquoi ne pas me hâter de vous rejoindre ici? » – « Non, me dit-il, il n'en va pas ainsi³⁴. »

Par l'accumulation de ces citations, Scipion devient un véritable personnage dans le *Commentaire*. Il ne s'adresse plus seulement à ses aïeux Paul Émile et Scipion l'Africain, mais interagit aussi avec Macrobe qui lui répond en explicitant les paroles de ces derniers.

Dans un deuxième temps, Macrobe fait lui aussi œuvre d'imagination en créant d'autres figures qui viennent soutenir son argumentation par leur caractère tantôt négatif, tantôt positif. Par exemple, comme autre personnage, Macrobe fait parfois intervenir l'ignorant. Ce dernier représente l'homme qui n'a pas été initié à la philosophie et aux mystères de la nature et qui s'étonne donc de voir comment la vérité s'éloigne quelquefois de ses perceptions et du sens commun: « À quel moment en effet un homme – hormis celui que la connaissance philosophique a placé au-dessus de l'homme, ou plutôt a fait vraiment homme – peut-il soupçonner qu'une seule étoile puisse être plus grande que la terre entière, alors qu'elles semblent au vulgaire pouvoir à peine égaliser chacune la flamme d'une seule torche³⁵? »

Plus loin, dans l'exposé sur les quatre zones habitables du globe terrestre, cet ignorant donnera à Macrobe tous les arguments nécessaires pour construire une preuve par l'absurde – montrant ainsi comment une ignorance non contenue peut parfois mener à l'absurdité:

Celui qui rejette cette idée n'a plus qu'à penser que, hormis sur cette seule surface que nous habitons, les chutes de neige, de pluie ou de grêle ruissellent tout entières dans le ciel à partir de l'air. [...] Donc, si tous les corps pesants ne se portaient pas vers la terre, les pluies qui ruissellent à l'extérieur des côtés de la terre ne tomberaient pas sur la terre mais dans le ciel: hypothèse plus médiocre qu'une plaisanterie de bouffon³⁶.

Plus loin, toutefois, cette ignorance fait plutôt figure d'innocence: « Face à cet argument, n'importe qui répondrait sans hésiter que toutes les choses qui se meuvent ne se meuvent pas aussi de lieu en lieu. Il vaut mieux en fin de compte lui retourner une question similaire. "Tu dis que les arbres se meuvent?" Quand il aura, comme je le crois, répondu que oui, nous lui assènerons une raillerie équivalente³⁷. »

Pour démontrer cette fois l'incohérence du raisonnement d'Aristote, Macrobe pousse l'audace de le réfuter non pas par ses propres mots – lui dont la formation philosophique l'en rend pourtant capable –, mais par la question toute naïve du premier venu. Au contraire, c'est parfois le savant, c'est-à-dire celui qui est apte à bien comprendre et à suivre la discussion de Macrobe, qui prend parole pour demander des éclaircissements: « Ici, l'observateur attentif trouvera matière à s'interroger. En effet, après avoir examiné les repères portés sur le zodiaque que dans la figure appelée à soutenir la conviction, il demandera: "oui, mais qui a découvert ou établi les douze divisions du cercle céleste,

d'autant que rien ne signale aux regards où chacune commence? »³⁸.» L'homme sage est donc celui qui va au-delà des sens et de la connaissance passive et se pose les bonnes questions.

Macrobe, en intégrant ces « personnages » dans la trame de son exposé, peut ainsi montrer à son élève ce qu'il attend de lui et ce qu'est la bonne attitude à avoir à l'égard de la connaissance. Puisqu'il le fait à deux niveaux – d'une part, en valorisant cette bonne attitude et, d'autre part, en dénigrant non pas tant les ignorants que ceux qui ont fait l'erreur de ne pas reconnaître la vérité du platonisme –, la force de son argumentation s'en trouve augmentée.

Jeu de la mise en abyme

Nous avons volontairement omis dans le précédent point un personnage très important du *Commentaire*. Il s'agit d'Eustathius, le fils de Macrobe, auquel il avait destiné non seulement cet ouvrage, mais aussi son précédent, les *Saturnales*:

Nombreux et divers, Eustath[ius] mon fils, sont les objets auxquels la nature nous a attachés dans le cours de cette vie, mais le lien le plus fort par lequel elle nous a enchaînés est l'affection pour ceux qui nous doivent le jour, et, en ce qui concerne leur éducation et leur instruction, elle a voulu que nous nous impliquions à tel point que les parents, si leurs désirs connaissent le succès, ne peuvent éprouver de plus grand plaisir ni, si le contraire se produit, un tel chagrin. Voilà pourquoi, moi aussi, je n'ai rien de plus à cœur que ton éducation; pour la parachever, j'estime les résumés préférables à de longs détours [...]»³⁹.

Puisque Macrobe semble s'adresser dans les *Saturnales* à un enfant en âge de fréquenter l'école du *grammaticus*, les chercheurs modernes ont généralement vu dans cette dédicace une preuve que cet ouvrage avait été écrit quelques années avant le *Commentaire*⁴⁰. En effet, ce dernier constituerait alors le parachèvement philosophique de la formation d'Eustathius.

Le fait de dédier un exposé philosophique à quelqu'un en particulier était des plus communs à l'époque du néoplatonisme. En effet, ce courant se caractérisait par une orientation extrêmement pédagogique et par la mise en pratique d'un cursus qui guidait pas à pas l'élève vers la connaissance. Comme l'expliquait Ilsetraut Hadot, «les commentaires écrits et édités ne s'adressent pas à un public anonyme, sans tenir compte de la faculté de compréhension nécessairement très différente d'un lecteur à l'autre, mais ils sont toujours destinés à un lecteur ou à un groupe de lecteurs ayant un niveau de connaissances déterminé⁴¹». En témoigne la progression des sujets abordés entre les *Saturnales*, consacrées principalement à la littérature, et le *Commentaire*, plaçant la philosophie comme ultime étape de cette éducation néoplatonicienne.

Dans la dédicace de son second ouvrage, Macrobe ne revient pas sur le rôle si important qu'il accorde aux parents dans l'éducation de

leurs enfants. Le nom d'Eustathius n'y est que glissé sans que Macrobe n'y revienne: «Entre les ouvrages que Platon et Cicéron ont l'un et l'autre consacrés à la République, nous avons constaté de prime abord, Eustathius, mon fils, douceur et fierté à la fois de ma vie, la différence que voici⁴².»

Eustathius ne reviendra qu'une seule fois directement dans le récit (par l'utilisation de la deuxième personne, sans être nommé) lorsque Macrobe met en scène l'une de ses questions: «Dans ce cas, vas-tu dire, à qui s'est parfaitement purifié, le suicide s'impose: on n'a plus aucune raison de rester, puisque, parvenu tout en haut, on ne cherche pas à aller plus loin⁴³.»

Un premier survol de cet ouvrage pourrait nous faire croire à la quasi-absence d'Eustathius dans l'exposé. Cependant, une lecture plus approfondie montre au contraire qu'il y est partout. À une présence que nous pourrions qualifier de directe – par l'évocation de son nom, de ses actions, du lien qui existe entre son père et lui, de ses réactions ou de son passé, éléments qui sont presque tous absents dans l'ouvrage –, se substitue une présence indirecte très forte qui est construite par un réseau complexe de mises en abyme.

Ce jeu de mise en abyme se développe autour de deux thèmes inextricablement reliés: celui de l'éducation (par le biais de la relation maître/élève) et celui de l'initiation philosophico-religieuse (cette fois, par le biais de la relation initiateur/initié). Mais avant d'en donner quelques exemples, il faut également bien comprendre le système de correspondances que le matériel du *Songe* permet à Macrobe de construire. On peut y voir trois niveaux que nous avons nommés ainsi:

1. un premier niveau intratextuel (*Songe*): Scipion est initié aux mystères de la nature par ses deux aïeuls Paul Émile et Scipion l'Africain;
2. niveau extratextuel: Macrobe est initié à la philosophie par les ouvrages de Cicéron telle la *République*;
3. un deuxième niveau intratextuel (*Commentaire*): Eustathius – ou tout autre lecteur – est initié lui aussi à la philosophie par son père Macrobe.

Il existe donc une correspondance d'une part, entre Scipion, Macrobe et Eustathius comme initiés-élèves et, d'autre part, entre Paul-Émile/Scipion l'Africain, Cicéron et Macrobe comme maîtres-initiateurs. Une fois cela saisi, ce qui est dit des uns peut être aussi dit des autres.

Ainsi, Macrobe, en insistant sur certaines valeurs promues par les personnages de Cicéron et en rapportant leurs paroles, n'en fait-il pas aussi lui-même la promotion auprès de son fils?

Le sage place le fruit de la vertu dans la bonne conscience, l'homme moins parfait, dans la gloire ; voilà pourquoi *Scipion, désireux d'inculquer la perfection à son petit-fils, l'engage, en se contentant de la récompense de sa conscience, à ne pas rechercher la gloire*⁴⁴.

Après cet exposé sur la nature des astres et l'origine astrale de l'âme humaine, *le père, exhortant à nouveau son fils à la piété envers les dieux, à la justice envers les hommes, a ajouté à nouveau une récompense, en lui montrant le cercle lacté [...]*⁴⁵.

En effet, cet exposé (*his narratis* dans le deuxième extrait) peut tout aussi bien référer aux paroles de Paul Émile qu'aux propos de Macrobe. On peut encore le voir dans cet autre passage : « Le regard de Scipion, parcourant ces objets non sans admiration, avait glissé jusqu'à la terre et s'y était attardé familièrement : il fut ramené aux régions d'en haut par *une remarque de son aïeul, qui lui montrait (monstrantis)* en ces termes l'ordre même des sphères, en commençant par le ciel⁴⁶. »

Il est par ailleurs intéressant de situer ici ces deux derniers extraits par rapport au concept antique de démonstration. En effet, le terme *demonstratio* avait dans l'Antiquité un sens bien différent de celui de la démonstration moderne. Dans de nombreuses études, comme celles faites notamment par Mireille Armisen-Marchetti et Michèle Fruyt⁴⁷, on lui attribue comme sens principal celui de « mettre sous les yeux ». Nous nous retrouvons ainsi dans le *Commentaire* – et particulièrement dans sa portion astronomique⁴⁸ – devant une riche mise en abyme. Macrobe, par son récit, « donne à voir » à son lecteur des personnages qui « montrent » la réalité céleste à leur interlocuteur. L'auteur devient alors un intermédiaire littéraire, un metteur en scène, dans cet acte de connaissance.

Dans ce système de correspondances, les réactions que Cicéron attribuait à Scipion et que rapporte Macrobe dans son *Commentaire* peuvent également être vues comme celles d'Eustathius, anticipées. Par exemple, après lui avoir appris ce qui l'attend après sa mort, Macrobe peut, lui aussi, craindre que son fils ne soit emballé par cette destinée enviable et ne soit, par conséquent, tenté d'abrégier le cours de son existence mortelle : « Mais dans son sommeil Scipion, animé par la pensée du ciel qui récompense les bienheureux et par la promesse de l'immortalité, sentit cet espoir si glorieux et si brillant s'accroître encore à la vue de son père, dont il avait demandé, car il semblait encore en douter, s'il était en vie. Il se mit donc à préférer la mort, afin de vivre⁴⁹. » La longue digression qui suit, consacrée à l'interdiction du suicide par Platon, serait alors la réponse à cette crainte.

Macrobe, dans son mini-traité astronomique, met aussi régulièrement en scène les réactions qu'eut Scipion lors de sa découverte du cosmos. Les réalités qui étaient, pour la première fois, accessibles autant à celui-ci par son voyage qu'à Eustathius par sa lecture, pouvaient en effet susciter chez eux admiration et étonnement :

Or il y a deux choses surtout, s'agissant des étoiles, qui l'ont, dit-il, émerveillé : pour certaines, la nouveauté, et pour toutes, la grandeur⁵⁰.

On comprend donc qu'un homme, à qui il n'avait jamais été donné de voir de la terre les étoiles du pôle austral, et qui, jetant librement un coup d'œil circulaire sans se heurter à l'obstacle de la terre, les aperçues, ait ressenti de l'admiration devant ces étoiles qui lui étaient nouvelles [...] ⁵¹.

En montrant tout d'abord la stupéfaction de Scipion devant autant de choses nouvelles et contraires à ce que ses sens lui avaient enseigné, puis son ralliement à ce nouveau savoir, Macrobe fait donc de Scipion un excellent exemple à suivre pour son fils.

Le lien que Macrobe tisse, dans le *Commentaire*, avec son fils est pour toutes ces raisons beaucoup plus fort que ne le laissait présager la brièveté de la dédicace. Si normalement, dans les dédicaces ou dans les dialogues père-fils, « *the author speak[s] in a more intimate, yet authoritative voice and create[s] a sense of reciprocal obligation between composer and reader*⁵² », c'est également le cas ici puisqu'il y a bien dialogue, mais dans ce cas, indirect. Il se fait par la bouche de deux autres personnages qui sont eux aussi reliés par le sang.

Macrobe fait donc bien plus que de donner un livre à Eustathius. Il lui permet d'entrer dans un monde nouveau et privilégié, celui de la connaissance, de la philosophie et du monde des lettres grecques, en traduisant et compilant pour lui des ouvrages auquel il ne pourra peut-être jamais avoir accès. Après sa lecture, pour reprendre la métaphore du mystère, il fera désormais partie des initiés.

Dans ce contexte néoplatonicien, la philosophie prend de plus en plus les allures d'une religion à mystères. De là découle dans les œuvres philosophiques une foule d'images jouant avec les concepts d'obscurité et de lumière, de révélation ou de purification, pour ne nommer que ceux-là. Macrobe, bien ancré dans cette tradition, n'y déroge pas, comme le montre l'étude de la forme qu'a prise l'une de ses œuvres, le *Commentaire au Songe de Scipion*. Dans celle-ci, Macrobe ne reprend pas seulement la métaphore du mystère ; il la développe en mettant en scène une double initiation.

La rédaction même par Macrobe du *Commentaire* peut être effectivement vue comme un acte initiatique (rituel et expiatoire) nécessaire à sa progression philosophique. Pour prouver sa valeur, il se doit d'être capable d'une part, de défendre ses maîtres (Platon et Cicéron) et, d'autre part, de comprendre et d'interpréter avec justesse et précision les textes volontairement obscurs de ceux-ci. Pour bien mettre en valeur cette aptitude, Macrobe recrée donc un contexte polémique et se confronte à diverses figures, parmi lesquelles se trouve naturellement l'adversaire, permises par le procédé rhétorique de la *subiectio*. Par ces

personnages – qu'il réfute avec habileté ou qui, au contraire, lui donnent leur plein assentiment –, Macrobe veut se montrer en pleine possession de son argumentation.

Macrobe n'agit toutefois pas que pour lui-même. Il fait aussi œuvre utile pour son fils à qui il dédie cet ouvrage. La lecture du *Commentaire* constitue manifestement pour Eustathius une véritable initiation (au sens tant ancien que moderne du terme), c'est-à-dire un premier pas dans le monde fort complexe et fort « sélect » de la philosophie. Par son travail de traduction, de compilation et d'interprétation, Macrobe en dissipe pour lui les ténèbres. Un jeu particulièrement subtil de mises en abyme et de correspondances permet aussi à l'auteur d'engager plus intimement son fils à cette étude. Eustathius, voyant toute l'excitation et l'avidité de Scipion vis-à-vis de ce nouveau monde de connaissances, devrait prendre exemple sur celui-ci.

Pour conclure, cette analyse permet, selon nous, de réviser le jugement posé par Jacques Flamant sur l'absence de toute rhétorique dans l'œuvre de Macrobe et particulièrement dans le *Commentaire* que nous avons présenté en introduction. En effet, à défaut de se placer sans ambiguïté dans l'une des formes traditionnelles de cette discipline que sont, rappelons-le, les discours délibératifs, judiciaires et épидictiques, le *Commentaire* en contient du moins les trois types d'arguments (*ethos*, *logos*, *pathos*). En effet, dans celui-ci, Macrobe se construit une identité (*ethos*) très forte, à l'égal même de Cicéron, fondée principalement sur sa connaissance et sa maîtrise de la philosophie et de la littérature, et ce, de toutes les époques et autant grecques que latines. Cette culture lui permet d'ériger une argumentation (*logos*) mêlant morale, physique et logique en un tout qui lui est propre⁵³. Vient enfin le *pathos*, c'est-à-dire l'appel aux sentiments que Jacques Flamant jugeait incongru dans ce contexte. À notre avis, la possible inconvenance ici du *pathos* viendrait en fait de l'objectif qu'on attribue à l'auteur du *Commentaire*. Macrobe souhaite-t-il véritablement convaincre son fils d'un nouveau savoir ou plutôt l'émerveiller par celui-ci? Serait-il possible que Macrobe souhaite simplement le persuader par tous les moyens qui sont à sa disposition – et donc aussi par le rappel du lien privilégié qui existe entre eux deux – de poursuivre, comme lui l'a fait, sa recherche philosophique? C'est ce que nous croyons. Dans ce texte, Macrobe tente d'éveiller chez son fils la curiosité, l'étonnement, la soif de savoir qui font partie du lot des sentiments humains.

Notes

1. Ils ont été d'ailleurs doublement délaissés: par les scientifiques qui déplorait souvent leur inexactitude ou le manque de rigueur de leurs auteurs et par les littéraires qui n'y voyaient qu'aridité.
2. Puisque le commentaire avait été divisé en deux livres par Macrobe, le pluriel (*commentarii*) était utilisé en latin. L'unité de l'ouvrage appelle toutefois l'emploi du singulier en français, comme l'ont fait la majorité des traducteurs.
3. Le livre vi des *Saturnales* semblait entièrement consacré à l'usage de la rhétorique chez Virgile. Cependant, une lacune ampute le texte de la majeure partie de ce développement: il ne reste que les chapitres sur le *pathos*. Au livre v sont aussi discutés les divers styles oratoires. Voir Jacques Flamant, *Macrobe et le néo-platonisme latin, à la fin du iv^e siècle*, Leyde, E.J. Brill, 1977, p. 260-271.
4. *Ibid.*, p. 257-258.
5. *Ibid.*, p. 258.
6. *Nos quoque has apes debemus imitari et quaecumque ex diuersa lectione congressimus, separare — melius enim distincta seruantur — deinde adhibita ingenii nostri cura et facultate in unum saporem uaria illa libamenta cunfundere, ut etiam si apparuerit, unde sumptum sit, aliud tamen esse quam unde sumptum est, appareat.* Sénèque, *Lettre à Lucilius*, texte établi par François Préchac et traduit par Henri Noblot, tome III, Paris, Les Belles Lettres, 1957, 84, 5.
7. *Apes enim quodammodo debemus imitari, quae uagantur et flores carpunt, deinde quicquid attulere disponunt ac per fauos diuidunt et sucum uarium in unum saporem mixtura quadam et proprietate spiritus sui mutant. Nos quoque quicquid diuersa lectione quaeuimus commitemus stilo, ut in ordinem eodem digerente coalescat.* Macrobe, *Saturnales*, introduction, traduction et notes par Charles Guittard, Paris, Les Belles Lettres, 1997, I, *praef.* 5-6; *Saturnalia*, édition de James Willis, Leipzig, Teubner, 1963.
8. Flamant, *op. cit.*, p. 153.
9. Philippe Hoffmann, « Aspects de la polémique de Simplicius contre Philopon », dans Ilsetraut Hadot (dir.), *Simplicius. Sa vie, son œuvre, sa survie. Actes du colloque international de Paris*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1987, p. 185.
10. À l'avenir, la seule mention de Scipion réfèrera toujours à ce personnage.
11. Platon, *La république*, 386A-398B.
12. *Sed quid uel illi commento tali uel huic tali somnio in his potissimum libris opus fuerit in quibus de rerum publicarum statu loquebantur, [...] quaesitu dignum et mihi uisum est et aliis fortasse uideatur, ne uiros sapientia praecellentes nihilque in inuestigatione ueri nisi diuinum sentire solitos aliquod castigato operi adiecisse superfluum suspiciemur.* Macrobe, *Commentaire au songe de Scipion*, édités, traduits et commentés par Mireille Armisen-Marchetti, Paris, Les Belles Lettres, 2001 (tome I) et 2003 (tome II), I, 1, 3. Nous soulignons.
13. *Illam calumniam persequemur quae, nisi supplodetur, manebit Ciceroni cum Platone communis.* Macrobe, *op. cit.*, I, 2, 3.
14. *Haec quoniam, dum de Platónico Ere iactantur, etiam quietem Africani nostri somniantis accusant — utraque enim sub apposito argumento electa persona est quae accommoda enuntiantis haberetur —, resistamus uergenti et frustra arguens refellatur, ut una calumnia dissoluta utriusque factum incolumen, ut fas est, retineat dignitatem.* Macrobe, *op. cit.*, I, 2, 5. Nous soulignons.

15. Τὸν ἐν Πολιτείᾳ τοῦ Ἡρόδοτου μῦθον, ὃ φίλε Μαρίνη, τρίτον ἤδη τοῦτον, ὃν Ἀρμενίου μὲν εἶναι φησὶν ὁ Σωκράτης, Πάμφυλον δὲ τὸ γένος, ἐξηγεῖσθαι προθέμενος πρῶτον ἡγοῦμαι χρῆναι τὸν τε σκοπὸν διελεῖν τοῦ παντὸς λόγου καὶ τὴν ἐν βραχυτάτοις κεφαλαίοις τομῆν, ἔπειθ' ὅσα προσφέρουσιν αὐτῷ τινες ἐγκλήματα καὶ τὴν ὑπερ ἐκάστων ἀπολογίαν, ἣν οἰόμεθα τῷ τε Πλάτῳ καὶ τοῖς πράγμασιν, ὧν προηγουμένην δεῖ ποιῆσθαι τὴν θεωρίαν, εἶναι συμβαίνουσιν. Proclus, *Commentaire sur la République*, traduction et notes par André-Jean Festugière, tome III, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1970, 96.2-10; *In Platonis Rem publicam commentarii*, édition de Wilhelm Kroll, tome II, Leipzig, Teubner, 1901 (réédité en 1965), 117v. 1-10. On notera que, puisque les références des deux ouvrages utilisés ne concordent pas entre elles, nous avons choisi de suivre les références de Festugière.
16. Ὁ μὲν Ἐπικούρειος Κωλώτης ἐγκαλεῖ τῷ Πλάτῳ, ὅτι τὴν ἀλήθειαν ἀφείλε τὴν ἐπιστημονικὴν περὶ τὸ ψεῦδος διατρίβει μυθολογῶν ὡς ποιητὴν, ἀλλ' οὐκ ἀποδεικνύς ὡς ἐπιστήμων [...]. Proclus, *op. cit.*, 105.23-26 (traduction); 21r. 2-12 (édition).
17. *Epicureorum tota factio, aequo semper errore a uero deum et illa aestimans ridenda quae nesciat, sacrum uolumen et augustissima irrisit naturae seria. Colotes uero, inter Epicuri auditores loquacitate notabilior, etiam in librum rettulit quae de hoc amarius cauillatus est.* Macrobe, *op. cit.*, I, 2, 3.
18. Il ne faut pas voir là une influence de l'un sur l'autre, mais plutôt les traces d'une source commune, vraisemblablement le *Commentaire à la République* de Porphyre que les hasards de la transmission n'ont pas conservé.
19. Ce titre peut être traduit comme suit: «Ce n'est pas vivre que de régler sa vie sur les maximes des autres philosophes.»
20. Flamant, *op. cit.*, p. 160.
21. *Ibid.*
22. Voir Pierre Hadot, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, 2004.
23. *Sic ipsa mysteria figurarum cuniculis operiuntur ne uel haec adeptis nudam rerum talium natura se praebeat, sed, summatibus tantum uiris sapientia interprete ueri arcani consciis, contenti sint reliqui ad uenerationem figuris defendentibus a utilitate secretum.* Macrobe, *op. cit.*, I, 2, 18.
24. Hoffmann, *loc. cit.*, p. 206-207.
25. Hadot, «Le commentaire philosophique continu dans l'Antiquité», *AnTard*, vol. 5 (1997), p. 171.
26. Voici ce qu'en dit Jacques Flamant: «Cicéron, Salluste – et aussi Térence et Virgile – ont définitivement remplacé Démosthène, Isocrate et Homère comme sources d'*exempla*. Tel est donc l'état de la rhétorique au temps de Macrobe: la latinisation à peu près complète.» Flamant, *op. cit.*, p. 254-255.
27. Cette intégration des lettres latines à la philosophie néoplatonicienne ne semble pas aussi présente dans le *Commentaire au Timée* de Calcidius, pourtant rédigé en latin à une époque légèrement antérieure à Macrobe.
28. *Tamen ut nobis de hoc sit cum pertinaciter negante tractatus, age, quisque liquere dissimulas, simul omnia quae uel contentio sibi fingit detractans fidem, uel quae ipa ueritas suggerit, in diuisionis membra mittamus.* Nous avons ici légèrement modifié la traduction française. Macrobe, *op. cit.*, I, 18, 3.
29. *Aut dicat quisquis huic fidei obuiare mauult quid sit quod ab hac eum definitione deterreat. Nam si nobis uiuendi facultas est in hac terrarum parte quam colimus quia, calcantes humum, caelum suspicimus super uerticem, quia sol nobis et*

- oritur et occidit, quia circumfuso fruimur aere cuius spiramus haustu, cur non et illic aliquos uiuere credamus ubi eadem semper in promptu sunt?* Macrobe, *op. cit.*, II, 5, 22.
30. Manfred Kienpointner, « Speech Act Sequences in Latin Prose: Questions and Answers », dans Charles-Marie Ternes et Dominique Longrée (dir.), *Oratio soluta – Oratio numerosa: les mécanismes linguistiques de cohésion et de rupture dans la prose latine*, Luxembourg, Centre Alexandre-Wiltheim, 1998, p. 70.
31. Jane Frank commence son exposé sur la question rhétorique en la définissant en effet ainsi: « *questions that expect no answer* ». Jane Frank, « You Call That a Rhetorical Question? Forms and Functions of Rhetorical Questions in Conversation », *Journal of Pragmatics*, vol. 14, n° 5 (October 1990), p. 723.
32. Kienpointner, *loc. cit.*, p. 81.
33. *Ergo uelim dicas, inquit, si et pater Paulus tecum et alii supersunt. Ad hanc interrogationem, quae et de parentibus ut a pio filio, et de ceteris ut a sapiente ac naturam ipsam discutente processit, quid ille respondit? « Immo uero, inquit, hi uiuunt ».* Macrobe, *op. cit.*, I, 10, 5.
34. *Nunc ipsa uel consulentis uel praecipientis uerba tractemus. « Quaeso, inquam, pater sanctissime atque optime, quoniam haec utia, ut Africanum audio dicere, quid moror in terries? Quin huc ad uos uenire propero? » – « Non est ita, » inquit ille.* Macrobe, *op. cit.*, I, 13, 3.
35. *Nam quando homo, nisi quem doctrina philosophiae supra hominem, immo uere hominem fecit, suspicari potest stellam unam omni terra esse maiorem, cum uulgo singulae uix facis unius flammam aequare posse uideantur?* Macrobe, *op. cit.*, I, 16, 9.
36. *Quod qui respuit, superest ut aestimet extra hanc unam superficiem quam incolimus, quicquid niuium imbriumue uel grandinum cadit, hoc totum in caelum de aere defluere. [...] Nisi ergo omnia pondera ferrentur in terram, imbres qui extra latera terrae defluunt non in terram sed in caelum caderent, quod uilitatem ioci scurrilis excedi.* Macrobe, *op. cit.*, I, 22, 10.
37. *Contra hoc nullus est qui non sine haesitatione respondeat non omnia quae mouentur etiam de loco in locum moueri. Aptius denique in eum similis interrogatio retorquenda est. « Moueri arbores dicis » Quod cum, ut opinor, annuerit, pari dicacitate ferietur [...].* Macrobe, *op. cit.*, II, 16, 15.
38. *Hoc loco diligens rerum discussor inueniet quod requirat. Inspectis enim zodiaci notis quas monstrat in praesidium fidei aduocata descriptio, « quis uero » inquit, « circi caelestis duodecim partes aut inuenit aut fecit, maxime cum nulla oculis subiciantur exordia singularum? ».* Macrobe, *op. cit.*, I, 21, 8.
39. *Multas uarisque res in hac uita nobis, Eustachi fili, natura conciliauit; sed nulla nos magis quam eorum qui e nobis essent procreati caritate deuinxit, eamque nostram in his educandis atque erudiendis curam esse uoluit, ut parentes neque, si id quod cuperent ex sententia cederet, tantum ulla alia ex re uoluptatis, neque, si contra eueniret, tantum maeroris capere possint. Hinc est quod mihi quoque institutiones tua nihil antiquus aestimatur; ad cuius perfectionem compendia longis anfractibus anteponenda ducens [...].* Macrobe, *Saturnales I, praef.* 1-2.
40. Flamant, *op. cit.*, p. 96-141; Macrobe, *op. cit.*, p. VII-XIX; Irène Caiazzo, *Lectures médiévales de Macrobe, Les Glosae Colonienses super Macrobius*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2002, p. 14-25.
41. Hadot, *loc. cit.*, p. 174.

42. *Inter Platonis et Ciceronis libros quos de re publica uterque constituit, Eustathi filii, uitae mihi dulcedo pariter et gloria, hoc interesse prima fronte perspeximus [...].* Macrobe, *Commentarii*, I, 1, 1.
43. *Ergo, inquires, qui iam perfecte purgatus est, manum sibi debet inferre, cum non sit ei causa remanendi, quia profectum ulterius non requirit qui ad supera peruenit.* Macrobe, *op. cit.*, I, 13, 17.
44. *Virtutis fructum sapiens in conscientia ponit, minus perfectus in gloria; unde Scipio, perfectionem cupiens infundere nepoti, auctor est ut, contentus conscientiae praemio, gloriam non requirat.* Macrobe, *op. cit.*, II, 10, 2. Nous soulignons.
45. *His de siderum natura et siderea hominum mente narratis, rursus filium pater ut in deos pius, ut in homines iustus esset hortatus, praemium rursus adiecit, ostendens lacteum circulum [...].* Macrobe, *op. cit.*, I, 15, 1. Nous soulignons.
46. *Haec cum Scipionis obtutus non sine admiratione percurrens ad terras usque fluxisset et illic familiaris haesisset, rursus aui monitu ad superiora reuocatus est, ipsum a caeli exordio sphaerarum ordinem in haec uerba monstrantis [...].* Macrobe, *op. cit.*, I, 17, 1. Nous soulignons.
47. Mireille Armisen-Marchetti, « Le niveau des démonstrations scientifiques et philosophiques dans le *Commentaire* de Macrobe », dans Armisen-Marchetti (dir.), *Demonstrare. Voir et faire voir: formes de la démonstration à Rome, Actes du colloque international de Toulouse II-Le Mirail (18-20 nov.)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005, p. 207-218; et Michèle Fruyt, « *Demonstrare, monstrare* et leurs dérivés: étude lexicale », dans Armisen-Marchetti (dir.), *op. cit.*, p. 17-30.
48. Macrobe, *op. cit.*, I, 14, 21 à I, 22, 13.
49. *Sed Scipio per quietem, et caelo quod in praemium cedit beatis, et promissione immortalitatis animatus, tam gloriosam spem tamque inclitam magis magisque firmavit iso parente, de quo utrum uiueret, cum adhuc uideretur dubitare, quaesiuerat. Mortem igitur malle coepit, ut uiueret [...].* Macrobe, *op. cit.*, I, 13, 1-2.
50. *Duo sunt autem praecipua quae in stellis se admiratum refert, aliquarum nouitatem et omnium magnitudinem.* Macrobe, *op. cit.*, I, 16, 2.
51. *Cui ergo australis uerticis stellas numquam de terris uidere contigerat, ubi circumspectu libero sine offensa terreniobis uisae sunt, iure quasi nouae admirationem dederunt.* Macrobe, *op. cit.*, I, 16, 7.
52. Fannie J. LeMoine, « Parental Gifts: Father-Son Dedications and Dialogues in Roman Didactic Literature », *Illinois Classical Studies*, vol. 16, n^{os} 1-2 (1991), p. 337.
53. Malgré toutes les critiques qu'on peut en faire, il faut néanmoins souligner ici l'effort de synthèse fait par Macrobe.